

«A l'écoute du colonel Lawrence», fragment d'un entretien accordé à James Ellinger, *Carrefour* [Paris], 30 septembre 1944, p. 5.

André Malraux

A l'écoute du colonel Lawrence

«En a-t-on fini avec le temps du mensonge, me demanda le général Brosset, commandant la 1^{re} A.F.L. ? Sinon, c'est Le temps du mépris qui continue, comme dirait Malraux».

Malraux, nom magique pour tous ceux qui comprennent le sacrifice pour l'idée, tous ceux que hantent encore les héros des Conquérants.

— Malraux, lui dis-je, où est-il ?

— Demandez donc que l'on vous conduise au colonel Berger.

On me mène dans un bureau de poste qui sert de P.C. au colonel, on me prie d'attendre.

La porte s'ouvre et je vois la légendaire silhouette; très mince dans son uniforme de colonel, le teint plus pâle encore que d'habitude, le regard brillant, fiévreux presque, la mèche cachant une partie du front, l'éternelle cigarette aux lèvres, j'ai devant moi André Malraux, André Malraux blessé et prisonnier d'une Gestapo qui ne l'aurait certes pas manqué si elle avait pu le conserver, si, miraculeusement, il ne s'était enfui, André Malraux qui lutta deux années durant dans le maquis de Dordogne avec le commandant Brandstetter, ancien méhariste, actuellement son second. Il n'a voulu que traverser Paris, il sentait qu'il avait une autre mission à remplir que celle d'écrire actuellement; un autre devoir que celui de s'exprimer. Tout de suite d'ailleurs il me dit : «Ce qui compte, c'est de faire la guerre puisque la guerre n'est pas finie. Je me bats pour mes idées comme je l'ai toujours fait, je veux la destruction et l'anéantissement

des méthodes fascistes et nazies, celle de la Gestapo qui en est l'émanation; jusque-là je n'écrirai pas une ligne.

«Je commande à une demi-brigade composée de plusieurs milliers d'Alsaciens-Lorrains; avec eux, j'entrerai à Strasbourg et je veux entrer en Allemagne. Vous devez vous rendre compte des sentiments qui les animent; certains sont venus de loin, de Périgueux, de Bayonne même; ils sont arrivés les semelles usées par la marche, parfois harassés, fourbus, mais animés d'une foi d'autant plus solide qu'elle est basée sur la haine. On leur a tout pris : d'abord leurs fermes et leurs maisons, mais, en outre, leur nationalité puisque les Allemands leur ont aussi volé l'honneur d'être Français; ils ont été les premiers maquisards, ceux de 40.

«Nous manquons de tout. Certes, les Américains m'accordent généreusement ce qu'ils peuvent m'offrir, mais je ne puis ni ne veux sans cesse solliciter. Peu importe : mes hommes comme je vous l'ai dit, mes hommes qui peinent dans la pluie et la boue, souvent sans capotes, sont animés d'un idéal qui supplée à tout.

«Et la France. Elle a à sa tête un homme qui, lui aussi, a la foi. Je suis sûr du général de Gaulle, je suis sûr qu'il remplira sa mission. La situation actuelle est, dans son ensemble, impossible à juger, il faudrait le recul nécessaire : l'Histoire ne s'écrit pas sur place.»

Je hasarde un mot sur l'épuration.

«Il y a peut-être des critiques à faire, me dit-il, mais notre pays n'a jamais eu de gardiens de prison, il a toujours eu des soldats et c'est mieux.»

L'entretien est terminé. Malraux regagne la modeste petite chambre, s'assied et se penche sur ses papiers, le visage à demi voilé par la main, dans une attitude familière à l'écrivain. Je songe à T.-E. Lawrence dont il a écrit l'histoire, à cet autre soldat dont il a passionnément étudié l'œuvre et l'extraordinaire destinée jusqu'à son volontaire et suprême effacement sous les traits d'un anonyme soldat de l'armée anglaise, et après avoir écrit un livre probablement immortel, Les sept piliers de la sagesse.

Peut-être l'Histoire «que l'on n'écrit pas sur place» associera-t-elle les noms du colonel Lawrence et de private Shaw, du colonel Berger et d'André Malraux.